



LaFontaine, Be

UNE VIE INNOCENTE

par Marie-Claude Trépanier

«Monsieur l'agent! Venez vite, on va tuer quelqu'un dans la maison d'en face!» J'arrive juste au moment où une espèce de folle se précipite sur un policier en criant qu'il faut arrêter le massacre de vies innocentes. De vies innocentes? Il y a rassemblement devant la clinique du Docteur où se trouve mon amie. Je suis en retard. Gene m'attend. Je m'approche du groupe. Des gens tiennent des pancartes avec des trucs en anglais écrits dessus. Je passe sans lire. Ce sont des Américains ou des Canadiens, on ne sait jamais. La folle de tantôt décide de me suivre. Elle parle français. Elle veut entrer dans la clinique avec moi. Elle continue de crier à propos des meurtres. La vache. Je la pousse pour me dégager un peu. J'entends les mots «vie innocente», «respect de la vie», «foetus humain», etc.. Elle m'agace. Je la bouscule à nouveau, elle tombe à la renverse. J'en profite pour m'éloigner. Je fais le tour de la bâtisse. Toutes les issues sont fermées. Heureusement, avec tous ces fous qui traînent dehors! Je n'ai plus qu'à attendre. Je me mêle aux curieux.

Ça prend deux heures. Le troupeau monte enfin dans l'autobus. C'est pas trop tôt. Gene et moi partons pour New York ce soir. J'ai les billets. J'ai pris des couchettes pour que la petite puisse se reposer. J'ai tout arrangé, c'est pourquoi je n'ai pu venir à la clinique avec elle. J'attends au coin de la rue. Quelques filles sont déjà sorties, un peu blêmes, un peu vacillantes. Je guette ma douce. C'est trop long, je vais la chercher. Je m'approche. Avec mon blouson de cuir, mes jeans et mes cheveux mal peignés, je ne ressemble pas à une manifestante hystérique. On peut avoir confiance. Mon amie est à l'intérieur et je veux la retrouver. On a compris et on me laisse entrer. C'est plein d'infirmières sans costume. Je demande Gene. On me conduit dans une chambre avec des lits. Gene est seule, couchée face au mur. La garde dit qu'elle ne va pas très bien.

Ma belle, ma douce, ma blanche, tu pleures, tu ne voulais pas garder le bébé, non? C'est l'enfant d'un salaud qu'on s'est tapé pour le flic comme on fait quand on est en manque, pour faire vite. On ne veut pas des petits de ces écoeurants en complet cravate amateurs de jeune chair. Éric nous fera des enfants. Il l'a promis. Tant qu'on voudra. Plus tard. Après nos vingt ans. Pour l'instant, il est trop préoccupé par sa peinture, ses lignes à dessiner sur les murs de la ville. Éric, le beau blond qui ne vient pas à New York avec nous. Peut-être nous rejoindra-t-il si on s'installe vraiment là-bas. Tu souris en pensant à Éric. Je te montre les billets pour la grande ville. Tu t'assois lentement sur le lit. Je t'allume une cigarette et t'offre un petit remontant. Du scotch. Pour le voyage. Tu es belle, tu souris encore. L'infirmière revient et dit que tu peux partir, de faire attention car tu saignes beaucoup. Nous serons sages comme des images. Je ferai tout ce qu'il faut. Viens mon ange, ma fragile, on va t'acheter une belle boîte de Kotex.

On sort, on prend l'autobus. On a quelques heures à perdre. On se rend au bar Central; je t'installe devant la table de pool, comme ça tu auras un peu d'animation sans te fatiguer. Je cours à la pharmacie. Dans la rue, je rencontre un vrai pharmacien; j'achète des poppers et du hash. De retour au bar, je commande des sous-marins, des chips et de la bière. Il faut que tu prennes des forces. Tu es blême, tu parles lentement, tu t'endors. Je te donne des pilules pour te réveiller. On niaise un peu, puis on part pour la gare. Dans le taxi, je te prends dans mes bras pour te réchauffer. Tu grelottes. Ça te donne un air de petit poulet affolé. Tu ris. Tu t'abandonnes.

On est en avance. Je t'amène aux toilettes pour changer ta couche. Tu saignes beaucoup. On s'installe. On a tout notre temps. Les toilettes sont vides. Je te soigne aux petits oignons. J'embrasse tes cheveux, tes yeux, tes tempes. Tu es toute chaude. Je te rassure. J'éponge ton front avec du papier essuie-main. C'est tout ce que j'ai. Sur le train, nous aurons des serviettes. C'est presque fini. Tu es encore assise sur le bord du lavabo au moment où quelqu'un entre. Une femme s'approche du comptoir, elle se peigne, se lave les mains. En plein le genre à vouloir «dialoguer avec la jeunesse». Je prends mon air impénétrable. Rien à faire. Elle insiste. Elle ouvre la bouche et tout à coup les yeux lui sortent de la tête. Elle s'essouffle, elle se gonfle, elle bredouille: «J'veus connais, vous, j'veus ai vue cet après-midi devant la clinique du Docteur... C'est vous qui m'avez jetée par terre!...» Elle se tourne vers Gene: «Et vous? Vous étiez en-dans? J'suis sûre que oui... Vous avez tué votre enfant. On aurait pu le sauver!» Ah! non, pas la folle! J'ai envie de la frapper. Je garde mon calme. J'aide mon amie à descendre du lavabo. Ça suffit, matante. On sort.

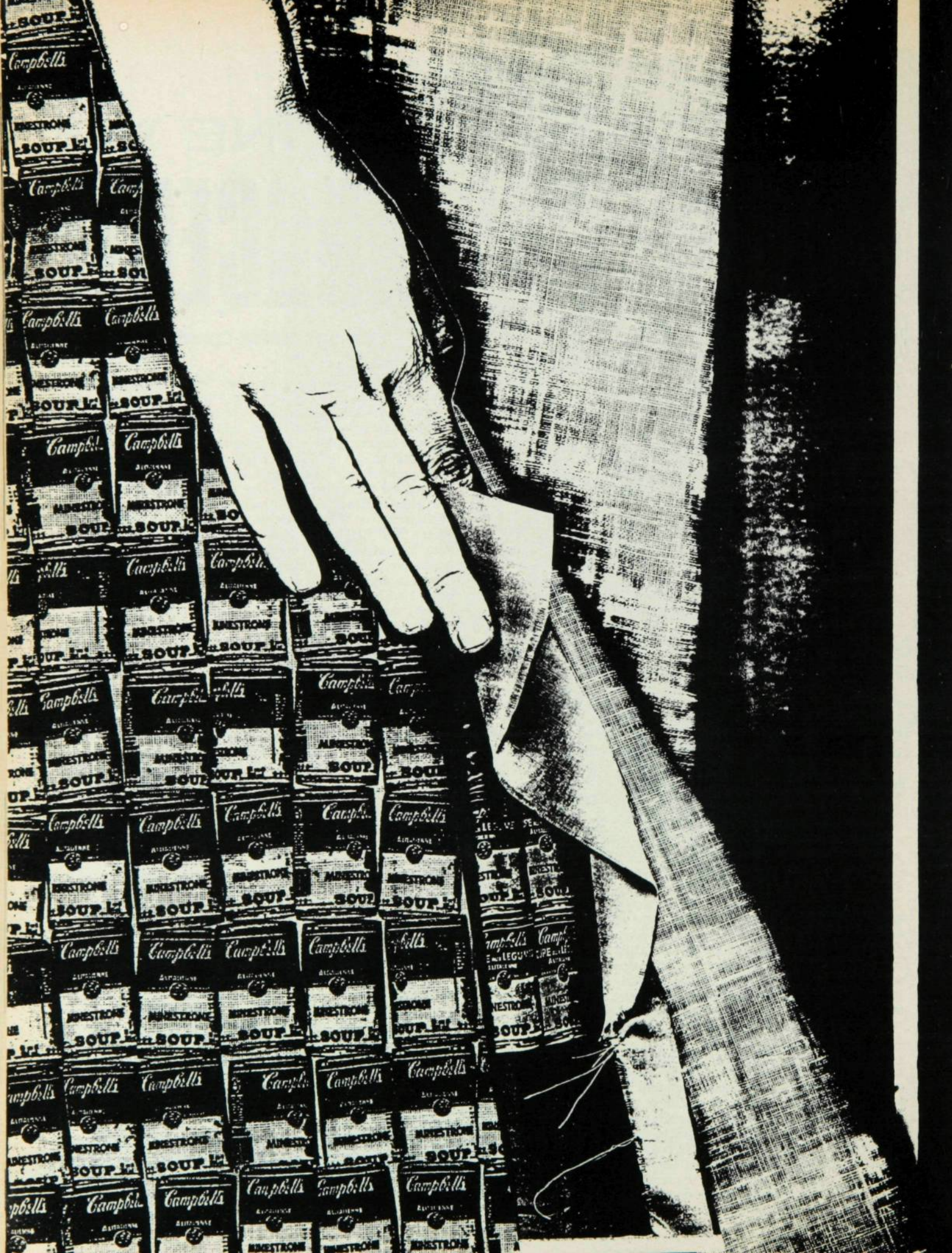
Elle nous suit: «Vous êtes des inconscientes, vous avez enlevé la vie à un être sans défense.» Gene commence à tourner de l'oeil. L'autre colle. «Je défends la vie... il faut vous dénoncer...» Je ne la laisse pas finir. Je la repousse vers les toilettes, je referme la porte. Gene reste dehors. Matante crie toujours. Je la prends par la gorge et lui demande de se taire. Elle crie plus fort. Elle veut voir la police. Change de disque, toupie! Je l'assois sur un banc de toilette. Je ne peux pas l'empêcher de gesticuler comme une noyée. Je lui mets la main sur la bouche et lui écrase la tête contre le mur. Elle se libère, se lève à moitié. Il faut que je prenne mon train. Je réussis à l'étourdir un peu. Je sors le couteau qu'Éric m'a offert. La lame est très pointue, je peux me nettoyer les ongles avec. Je l'enfonce facilement dans son ventre. Elle crie. Je remets ça. Le sang coule sur mes doigts. C'est chaud et collant. Je pense à ma douce amie, à sa pâleur, à sa fragilité. Je frappe encore. Matante ne crie plus, ne râle même plus. C'est bon le silence.

Je me lave les mains, nettoie le couteau. Il peut toujours servir, à New York. Je sors des toilettes. Je rejoins Gene dans la salle des voyageurs. Elle pose sa tête sur mon épaule. J'allume deux cigarettes. J'aperçois les amis de matante qui s'agitent autour d'un guichet. Je suis calme. Ma petite a froid. On embarque.

Je ne prends pas ma couchette. Je donne les couvertures à Gene. Elle tremble effroyablement. Je me couche sur elle pour l'aider à se réchauffer. Elle transpire et grelotte en même temps. Je la serre fort. Son souffle est court. On dirait que ma petite a couru le marathon. Elle cherche de l'air. Je pose ma bouche sur la sienne et lui offre ma respiration.

Marie-Claude Trépanier n'a ni la trentaine ni plan de carrière. Elle passe le meilleur de son temps à rouler sur sa bicyclette en compagnie de son chat Gaston. En plus de collaborer à *La Vie en rose*, elle participe aux émissions littéraires ou culturelles de Radio-Canada MF et AM, dont, ces mois-ci, *Au coeur de l'été*. *Une vie innocente* est sa première nouvelle publiée.





«C

iao!», lance la jeune Américaine au commissaire en le croisant dans l'escalier. «Qui, ce soir? Combien, depuis son arrivée dans l'immeuble? Cinq, six amants, en quelques mois? Une belle petite garce», juge le commissaire en gravissant les quatre étages qui le malmènent jusqu'à son appartement.

Essoufflé, il cherche ses clés dans les poches de son imperméable froissé, puis dans celles de son costume élimé. En fait, Alberto Sordide, 68 ans, est la synthèse vivante de l'inspecteur traditionnel. Aussi, porte-t-il des chaussures fatiguées, un chapeau mou qui a vu pleuvoir et fume-t-il la pipe; sinon, il gobe des cajous avec la dextérité d'un vieux singe.

S'il avait été marié (certains commissaires le sont), il aurait pénétré dans un intérieur douillet, où aurait flotté une réconfortante odeur de minestrone préparé par une madame Sordide «confortable» et joviale, qu'il aurait embrassée sur le front en disant: «Bonjour maman, ça sent rudement bon!» Mais puisqu'Alberto Sordide est célibataire, il regagne un logement abritant un désordre cataclysmique, lequel dégage un bouquet de parfums de tabac refroidi, de fond de casserole brûlé et de chaussettes oubliées sous le lit.

Il se départ de son trench humide (vous avez deviné qu'il pleuvait) et le laisse choir sur un amoncellement de vêtements qui dissimulent une chaise dont il devient dès lors difficile de déterminer le style.

Comme tous les matins, il est descendu pour prendre son premier café au bar du coin. Là, il s'est procuré le *Corriere della sera* en daignant adresser la parole à quelques habitués. Il n'en est pas encore rendu à s'asseoir avec eux pour regretter le bon vieux temps (pourtant le temps de la guerre) et décrier le monde actuel (pourtant bâti par eux).

Après tout, Alberto Sordide n'est à la retraite que depuis six mois. On peut même dire qu'il n'a pas quitté son travail. Du moins en pensée. Il est resté accroché à sa dernière affaire.

En suivant un tracé de slalom entre les meubles et les îlots de traîneries, le commissaire franchit les huit mètres qui le séparent de la cuisine et dépose son journal sur une table embarrasée de vaisselle sale. Il n'est pas dupe; pendant qu'il se prépare un deuxième café, il sait très bien que les données de cette affaire envahiront peu à peu son esprit. Il n'essaie plus comme avant de se donner l'illusion qu'il y échappera en sifflant un air d'opéra. Il s'est rendu à l'évidence: il n'a pas accepté, il n'acceptera jamais d'avoir quitté la boîte sur un échec. La mort d'Isabella... Cette énigme est un cancer qui le rongera jusqu'à... sa propre mort.

L'eau bouillonnante s'attaque à la mouture et lui fait crachoter son arôme. Les papilles cérébrales du commissaire se réveillent:

«Qui a tué Isabella? Isabella, 27 ans, grande, mince, brune, un visage de madone à la Fra Angelico, gentille. Une vraie jeune fille, croit encore Alberto Sordide, même si... Elle avait un amant, d'accord, mais un seul. Elle n'était pas comme cette Américaine, cette Peggy Smith, à côté...»

Le commissaire à la retraite avale son espresso d'une traite, bourre sa pipe, l'allume avec délectation et commence à feuilleter le *Corriere* dans un nuage de fumée. Il a l'impression de relire le journal de la veille: scandales politiques, carambolage sur l'autoroute, attentats en tout genre. La plupart contre des Américains: touristes, journalistes, diplomates...

«On dirait qu'une haine généralisée s'est abattue sur ces pauvres Yankees, songe Alberto Sordide, depuis... depuis six mois, partout à travers le monde. Depuis six mois, depuis... la mort d'Isabella, ne peut-il s'empêcher de faire le rapprochement...»

«Partout. La firme Tutti Tessuti, elle aussi, exporte dans presque tous les pays du monde. Le plus important fabricant d'étoffe de la région. Isabella y travaillait. Elle était déjà reconnue comme un des meilleurs designers de tissu en Italie. Un brillant avenir s'ouvrait devant elle. Le meurtrier aurait pu être un confrère jaloux...»

LE

TISSU

par Louise Leblanc

Pour la centième fois, cette idée lui revient. Pour la centième fois, il la repousse. Dans l'appartement d'Isabella, tout laissait plutôt croire à une sordide histoire de viol. Les marques sur le corps de la victime: des coups, des brûlures de cigarette. Ils devaient être trois ou quatre. Il y avait plusieurs verres, deux bouteilles de grappa Nardini vides. Une foule d'autres indices. Pourtant, cela n'avait mené nulle part. De véritables fantômes, ces violeurs.

Le commissaire quitte la cuisine et se dirige vers le fond de la pièce qui lui tient lieu de chambre, de salle de séjour et de... débarras. Il ouvre la fenêtre et remonte les *tapparelle*. La pluie n'a pas cessé. Un vent froid s'exalte par à-coups. En face, le lac de Côme a la chair de poule. Le commissaire de même. Il redescend le store de bois et referme les deux battants de la fenêtre. Il ne ressortira pas aujourd'hui. Il ne marchera pas jusqu'à l'édifice où habitait Isabella, un peu plus loin, sur la promenade.

Depuis la mort de la jeune femme, il retourne régulièrement sur les lieux du crime. Ce qui n'est pas le cas du (ou des) meurtrier. D'ailleurs, en quarante ans de carrière, il n'en a pas rencontré un seul qui semblât connaître le dicton populaire. Ce n'est donc pas dans l'espoir de voir rôder un suspect dans les parages. Il ne peut pas non plus monter chez Isabella; l'appartement est déjà occupé par d'autres locataires. Pourquoi, alors? Il ne sait pas très bien. Ce pèlerinage fait partie de la routine de son obsession; il remarquera peut-être quelque chose qui lui a échappé jusqu'à maintenant. Sur place, il se remémore plus facilement...

Le commissaire redonne du cœur à sa pipe et tente de s'en remettre au ventre avec un troisième café. Il se rassoit devant le *Corriere della sera*. Lui, le fana de foot, il lit avec indifférence: «Il Milan schiaccia il Cono 4-0.» Ce n'est vraiment plus une vie... La photographie de la victime apparaît peu à peu en surimpression...

«Les voyous l'ont comptée pour morte, mais Isabella a réussi à se traîner jusqu'à la porte-fenêtre. Elle a tenté de l'ouvrir. Ses empreintes, rouges, sur la poignée. Puis, elle s'est laissée glisser. D'autres traces. Dans le bas de la porte, avec un ongle, en lettres de sang, elle a pu écrire: *le tissu, Ka...* Karl, son amant, un journaliste de l'Allemagne de l'Est en poste à Milan. Le soir du crime, il couvrait une manifestation. Plusieurs témoins l'ont confirmé. Elle a voulu lui laisser un message. Lequel? Personne n'a compris. Karl, moins que les autres. Bouleversé. Un homme anéanti. Il lui a téléphoné le mois dernier. Il retournait dans son pays, pour tenter d'oublier. Le tissu? Dans l'appartement

À propos de l'auteure, voici quelques indices qui vous mettront sur la piste de son identité. **Louise Leblanc** est une Gêmeau-Cheval incitée à la vie entre le 9 et le 11, entre les mois de mai et de juillet, entre 1940 et 1950. Jamais la peur ne l'arrêta puisqu'elle fut professeure de français, mannequin, fonctionnaire et chercheuse-journaliste. Jusqu'à maintenant, elle n'a commis que trois œuvres, *L'Homme objet* (Éd. Stanké), 37 1/2 AA (Quinze, Prix Robert-Cliche 1983) et *Pop Corn* (Quinze, 1986). Elle sait qu'elle est à l'abri du crime parfait, le chef-d'œuvre.

d'Isabella se trouvaient plusieurs carrés d'étoffe. Il en a choisi un au hasard, dont il a fait analyser un échantillon. Rien. Pourtant, la solution est là. C'est certain... Je devrais...»

Alberto Sordide se lève et se rend dans son capharnaüm. Il fouille les tiroirs de la commode. Vides, ils sont tous vides. Il ouvre la grande armoire. Vide, elle aussi. Ainsi que la garde-robe, où ne pendouillent plus qu'un vieux costume et deux chemises aux couleurs attristées par le temps et la poussière.

Il se retourne et, mettant à profit sa connaissance du principe des vases communicants, il constate enfin le fouillis indescriptible qui règne dans son environnement: «Puisque la garde-robe, l'armoire et la commode sont vides, tout ce qui s'y trouvait est nécessairement disséminé à travers la pièce.» Force lui est d'admettre qu'il doit faire un peu de rangement...

Le commissaire s'engage dans l'escalier, un paquet sous le bras. Presque aussitôt, derrière lui, il entend une porte s'ouvrir, puis deux voix: celle de Peggy Smith et celle d'un homme. Il ralentit son allure et laisse le couple le dépasser.

«Ciao!», lui jette comme d'habitude la jeune Américaine. «Un autre, peut vérifier Alberto Sordide en se répétant: une belle petite garce!»

Il retrouve le couple au bar et décide de s'offrir un cappuccino, qu'il déguste en détaillant l'amant de Peggy: pas très grand, costaud, brun, un début de calvitie, nez aquilin, les mains aussi larges qu'une palette pour sortir les pizzas du four, mais des ongles manucurés. Avant de partir, il remarque également le porte-documents frappé aux initiales J.P.

À l'extérieur, il note la présence inusitée d'une Volvo bleue, dont il enregistre mentalement le numéro d'immatriculation. Une habitude professionnelle.

Le temps est doux. Le lac se colore déjà sous un soleil plus chaud. Il ira chez Isabella. Mais avant, il a rendez-vous avec madame Rossetti, la couturière...

Depuis une semaine, Alberto Sordide ne quitte plus son appartement. Il descend au bar, consomme un café, achète le journal et remonte aussitôt chez lui. Le reste de la journée, il passe une grande partie de son temps assis dans un fauteuil, d'où il fixe la fenêtre. Ou plutôt, les rideaux qu'il a fait confectionner par Anna Rossetti avec le tissu d'Isabella, qu'il a retrouvé le jour du grand ménage.

La pièce d'étoffe tendue exerce sur lui une véritable fascination. Il ne comprend pas pourquoi cet imprimé, un enchevêtrement de minuscules chevrons, garde ainsi captif son regard. Au début, il a tenté de résister. Mais il a fini par se soumettre à cet envoûtement. Il en a développé une sorte d'agressivité incontrôlable, presque primaire. Hier, en lisant qu'une bombe avait fait exploser un avion rempli de touristes américains, il s'est pris à penser: «Bien fait pour eux!» Il est demeuré estomaqué, comme si cette réflexion lui était venue malgré lui; lui, qui a combattu le crime toute sa vie. Sans doute s'est-il laissé entraîner par le violent courant anti-américain, qui s'est encore amplifié ces derniers jours. Aux États-Unis mêmes, depuis les grandes manifestations contre la guerre au Viêt-nam, jamais l'opinion publique n'a été aussi hostile à son gouvernement et à sa politique étrangère.

Plus près de lui, son animosité s'est tout naturellement tournée vers Peggy Smith. Là non plus, il ne s'explique pas com-

ment il en est arrivé à détester la jeune Américaine à ce point. Il n'a jamais approuvé sa conduite, mais de là à éprouver un sentiment de haine...

Ce matin, elle a eu l'audace de sonner chez lui et de l'inviter à la réception qu'elle donne ce soir.

Alberto Sordide regarde l'heure. Minuit. Il n'a aucune envie de dormir. Il ressent une impression d'étouffement, un besoin d'air. Il abandonne son poste d'observation et s'avance vers les rideaux. Il les palpe pendant un moment. Puis, il les écarte, ouvre la fenêtre ainsi que les *tapparelle*.

Une lune inondée de lumière flotte sur le lac qui s'est assoupi dans l'immobilité du temps. Quelques fêtards font taire le silence. Ils arrivent certainement de chez Peggy.

Comme s'il venait de prendre une décision, le commissaire referme la fenêtre et les rideaux et se rend à sa porte, qu'il entrouvre lentement. Des rires s'estompent dans l'escalier. Il sort dans le corridor et va coller son oreille contre la porte de l'appartement voisin. À l'intérieur, il entend la jeune femme aller et venir et des bruits de verres et de vaisselle qui s'entrechoquent.

Peggy Smith est seule. Alberto Sordide appuie sur le bouton de la sonnette...

Poussé par le vent, un train de nuages passe devant le soleil, qui force la fenêtre du commissaire (hier, il a oublié de descendre les *tapparelle*), dont il balaie le visage par intermittence.

Alberto Sordide se réveille à regret; mal de tête carabiné, bouche amère, membres ankylosés. Il a trop bu, chez Peggy... «Peggy!» fait-il à voix haute en se redressant. Il vient de comprendre le message d'Isabella. Là, en une fraction de seconde, traversé par les rayons du soleil, le tissu lui a livré son secret. «Peggy...cette nuit. Isabella, sa mort. Karl... Et ce mouvement de haine anti...», murmure le commissaire, incrédule.

Mais, plusieurs fois, dans ses yeux et dans sa tête, à chaque éclatement de la lumière, flashent les trois mots «U.S. Go Home», inscrits en filigrane dans le motif compliqué des rideaux. Tout est clair maintenant:

«Le tissu, utilisé comme médium de propagande; des millions d'individus dans le monde devenant les soutiens ambulants, les agents involontaires de cette propagande. Une gigantesque publicité subliminale contre les États-Unis, dans tous les pays où exporte la firme Tutti Tessuti. Isabella, le canal de transmission des messages, est supprimée: par Karl, qui retourne dans son pays, l'Allemagne de l'Est. Quelle histoire incroyable! Mon échec, l'affaire d'Isabella, deviendra l'affaire du s...»

Des coups frappés à sa porte viennent mettre un frein à l'exaltation du commissaire, qui va ouvrir. Il reconnaît Lorenzo Vitello, un confrère plus jeune. Derrière lui, on transporte le corps de Peggy Smith, recouvert d'un drap. Vitello lui demande: «Vous avez remarqué ou entendu quelque chose?»

«Si, des bruits; elle donnait une réception. Mais rien de précis.»

«Autrement, dans sa vie?»

«Dans sa vie...»

Alberto Sordide hésite. Pour élucider complètement l'affaire d'Isabella et la révéler au monde, il a besoin de temps. Après, il verra... Il ajoute: «J'ai peut-être une piste. Un homme, initiales J.P., pas très grand, costaud, les mains aussi large que...»



dlc

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST LAURENT, SUITE 110, MONTREAL, QUEBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ VOUS (514) 871 8520

LUCIE CHAPUT
ASSUREUR-VIE

Assurance-vie et revenu invalidité
Rentes, REER, Assurance collective, Planification
successorale et financière

Sun Life du Canada
1155, rue Metcalfe, bureau 707 Montréal H3B 2V9
861-2603 Dom: 277-9343

Nous sommes un outil au service des groupes de femmes qui luttent!

LE THÉÂTRE D'UN TEMPS LTÉE

LA PROMOTION DE LA FEMME
SOURCE VIVE DU THÉÂTRE D'UN TEMPS...

Depuis mars 1985, nous présentons la pièce «J'T'AIME BEN QU'TROP» de Jocelyne Beaulieu.

Cette pièce traite de la violence familiale et plus particulièrement de celle faite aux femmes.

Elle se veut un moyen de sensibilisation et de prévention; la violence est un mal social présent autour de nous mais que le monde n'ose pas dépasser ou solutionner...

Il est nécessaire que cette pièce connaisse la plus large diffusion possible.

Nous sommes accessibles sur commande.

Pour de plus amples informations, communiquez avec Madeleine Aubin-Lemaire au numéro de téléphone 1-514-277-1584 et/ou C.P. 657, Succursale Desjardins, Montréal, Québec, H5B 1B7.





REQUIEM POUR UN SERPENT À SONNETTES

par Jovette Marchessault

Jétais couchée, en train de lancer une brassée de bourgeons sur l'arbre en face de ma fenêtre quand le téléphone a sonné. C'est un principe, je ne décroche jamais avant la dixième sonnerie. En général, les gens sont trop nerveux, trop pressés pour insister. Les enragés vont quelquefois jusqu'à six sonneries et les ennuyeux jusqu'à huit. Pour être certaine que j'éviterais au moins ces trois catégories, j'ai décroché à la douzième sonnerie. Un léger bruit de friture, un silence...

«Salut, c'est Eddy! Tu ne dis rien? Qu'est-ce que tu deviens, qu'est-ce que tu fais maintenant?»

J'ai bien failli répondre que j'étais en train de lancer des bourgeons dans un arbre, c'est le printemps aujourd'hui et j'ai un gros coup de cafard... Mais à la place, j'ai fait s'asseoir un saint-bernard mental sur ma langue.

«Salut Eddy, comment va ton épaule?», que j'ai fait de mon ton le plus suave, vache et naturel.

«Ça va», a-t-il répondu, un accent de léger ennui dans la voix.

Ça va mon œil, que j'ai pensé. Les épaules ou les rotules ça ne s'arrange pas en vieillissant. La dernière fois que j'ai vu Eddy, ses beaux cheveux ondulés avaient déjà cette couleur jaune grisâtre des beaux blonds quand ils commencent à blanchir. Moi, mes cheveux sont encore noirs... Enfin, si on ne remarque pas trop le blanc. Ma mère dit qu'ils sont pleins d'éclaboussures de café irlandais. Mais non!, gueule mon père, c'est de la mousse de cappuccino. Il est Italien, elle est Irlandaise, à part ça, ils ont l'esprit aussi ouvert qu'un noeud coulant.

«Et toi, ton épaule?», a demandé Eddy.

«Elle baigne dans l'huile», que j'ai dit.

J'ai rencontré Eddy à New York il y a une quinzaine d'années et je peux vous dire que c'est un homme attentionné qui rabat toujours le siège de toilette après s'en être servi, pour les femmes qui suivront. À cette époque, je faisais une espèce de virée culturelle et érotique avec un écrivain québécois qui n'existait pas et qui n'aimait que les petites filles. Pensez donc, je venais tout juste d'atteindre ma majorité qu'il m'appelait déjà grand-maman! Ça m'a pris du temps avant de comprendre qu'en plus, c'était un fakir: chaque fois qu'il me regardait avec ses deux olives noires dans sa face d'olive verte, je me sentais aussitôt comme un vieux tampax sur un lit de clous. À part tous les talents que je viens d'énumérer, il était tellement préfabriqué qu'il me donnait souvent la nostalgie de l'homme des cavernes.

Comment je faisais pour endurer ce rétréci mental? J'avais des excuses, une seule: je traversais une longue période de culpabilité. Autrefois, quand j'étais une très petite fille, j'avais tué ma pauvre mère pour une sordide histoire de lit mal fait. Pourtant, je le jure sur les plus grosses têtes du MLF, j'ai toujours fait mon possible pour faire plaisir à ma mère. Mais elle n'arrêtait pas de dire que mon lit finissait toujours par ressembler à quelque chose qui aurait dû se trouver dans la partie la plus bombardée de Londres, après la 2^e guerre mondiale. Au lieu de m'encourager, elle prenait un malin plaisir à répéter qu'il fallait tout faire à ma place. Un jour, je l'ai tuée.

Quelques semaines plus tard, toujours à propos de ce maudit

lit, j'ai vu, dans les yeux de mon père, une sorte de supputation clinique... Quand il s'est mis à marmonner quelque chose à propos du Vésuve, de Pompéi, je n'ai pas pris de chance, je l'ai tué. Depuis, inutile de vous dire que mon existence n'avait guère été brillante, même si pour ne pas trop déranger le cours de mes pensées, je consacrais beaucoup d'heures à la lecture de romans policiers.

Pour en revenir à Eddy... Ce jour-là, à New York, juste en face d'un jardin d'enfance – le hasard a de ces ironies – je venais de rompre avec fracas avec l'écrivain qui n'existait pas quand, de l'autre côté de la rue, j'ai vu une vieille femme se faire bousculer par trois morveux. Au lieu de hurler comme un cochon qu'on égorge ou encore de s'effondrer en crachant son dentier, je la vois lever sa canne avec le culot du petit David dans *David & Goliath*, et foncer dans le tas avec l'intention visible de les décapiter et ensuite de les aplatir. Quand je dis qu'elle fonce, je veux dire, bien sûr qu'elle fonce lentement et que les trois morveux reculent à la même vitesse, mais qu'ils reculent au point de perdre la face et de prendre la fuite.

«Qui est cette furie?», que j'ai demandé à un grand type qui regardait la scène avec un plaisir aussi évident que le mien.

«C'est Djuna Barnes», qu'il a répondu.

«Elle est admirable!»

«C'est la plus grande!»

On a marché ensemble sur la rue Sullivan jusqu'au coin de Spring dans Soho. Il y avait tellement de galeries d'art et de marchands qui racolaient la clientèle sur le trottoir que j'en avais le tournis. Au bout de dix minutes, inévitablement, on s'est demandé mutuellement ce qu'on faisait dans la vie. J'ai été la seule à fournir une réponse sensée...

«J'ai deux meurtres sur la conscience et je purge ma peine», que j'ai dit.

«Je crois qu'on en est tous plus ou moins là, qu'il a dit en serrant affectueusement mon bras. Venez, on va prendre un verre!»

On est entré chez Barney, un vrai bistro avec du verre cathédrale, une porte de chêne et un relent de bière éventée. Le barman avait tellement l'air d'un barman qu'il était pratiquement invisible.

«Djuna Barnes, qui c'est?», que j'ai demandé en avalant une gorgée de vermouth cassis.

Si vous croyez que ma question l'a choqué... Au contraire! Il

Godmother de l'Étang-aux-Oies où elle anime des groupes de thérapie pour flambeurs et flambeuses invétérées – ses chats, ses chiennes, oies, poules et canards –, **Jovette Marchessault** est aussi romancière, dramaturge, peintre et sculpteur.

m'a jeté un regard reconnaissant et il s'est mis à raconter cette chère vieillerie comme si à la fois il se vidait et se remplissait le cœur avec un plaisir extraordinaire. Le bonheur s'écoulait lentement le long de ma colonne vertébrale. J'expérimentais enfin le coup de foudre dans l'éclat de son propre infini. Quand il s'est tu, dehors il faisait nuit.

«Je me demande quel âge vous pouvez avoir sous votre belle peau sans rides. Vous vous êtes fait tirer la peau ou quoi?», que j'ai lancé d'une voix mourante, histoire de me sortir de mon état d'hypnose.

«Tout le monde trouve un moyen pour cacher ses cicatrices», qu'il a répondu en réprimant un sourire triste.

«J'éprouve pour vous de la consanguinité», que j'ai murmuré au bord de l'apoplexie rouge tomate.

«Ça vous plairait de voir un peu les dessous de New York?», qu'il a demandé pour me sortir d'embarras.

«Je ne suis pas fétichiste», que j'ai dit en lui emboitant le pas. On s'est déplacés vers le fond du bistro. Eddy a poussé une porte... Une ampoule électrique anémique éclairait des marches. Au loin, un brouhaha familial de voix assourdies. Il me semblait qu'on s'enfonçait sous la terre et que le corridor était rempli des odeurs d'encens de la terre humide.

«C'est votre pied-à-terre?»

«C'est mon royaume», qu'il a répondu en pressant le pas. Je marchais derrière, trébuchant sur mes talons aiguilles interdits dans les lieux saints parce qu'ils traversent la matière. Soudain, j'ai entendu un léger cliquetis... J'aurais juré un son de serpent à sonnettes. C'est un son qui amène chez moi accélération du pouls, bouffée de plaisir. Mon premier ami d'enfance était un serpent à sonnettes. Il habitait avec ses congénères chez notre voisine, la doctresse Haufvener, marchande en venin, et se nommait William, du nom du défunt mari de la doctresse. Le jour, quand j'arrivais à l'enclos aux serpents, il était le seul à lever la tête pour me saluer en se balançant. Chaque fois que la doctresse captait son venin, j'insistais pour tenir William dans mes bras avec ce que la doctresse qualifiait «d'intrépide désinvolture». Pauvre William, on l'avait tant de fois incisé, brûlé l'intérieur de sa gueule au fer rouge après avoir vidé son petit sac à venin qu'il avait, je crois, développé une espèce de fatalisme et de tolérance. Je ne l'ai jamais vu attaquer quelqu'un sans même être provoqué comme le font tant de serpents et d'êtres humains. Le jour il était assez indolent, mais la nuit il aimait se promener dans le jardin en jouant une espèce de musique très ancienne, avec sa queue. Quand nous avons quitté le Nouveau-Mexique pour immigrer au Canada, avant de partir, j'ai fait promettre à la doctresse de ne plus inciser William et de me faire parvenir une photo de lui. Je n'ai jamais reçu la photo.

«Quel est ce son?», que j'ai demandé à Eddy, malgré tout pleine d'espoir.

«De la musique pour mes oreilles», qu'il a dit en me poussant brusquement devant lui. Nous étions arrivés à destination: une cave tout en long où, autour d'un tapis vert, s'agitaient des formes humaines de toutes les tailles mais d'un seul clan, les joueurs! Ils ont levé les yeux pour saluer Eddy et consacré une

fraction de seconde à me regarder comme si j'étais Lady Godiva sur sa fière jument, magie blanche désodorisant l'odeur de soufre de la transpiration. Et le déroulement de la partie reprit son cours. Le cliquetis que j'avais entendu, c'était celui des dés qui s'entrechoquaient.

«Chez moi, on ne joue qu'à la passe anglaise, chuchota Eddy. Le gars qui a les dés en main s'appelle le tireur. Il va tirer pour la première fois. S'il amène une première passe de sept ou de onze, c'est un abattage et il a gagné. S'il amène un deux, trois ou douze, c'est une baraque. Il a perdu et cède la main.»

«Mais, s'il amène une autre combinaison?»

«Il aura marqué un point. Pour gagner, il devra refaire le même point avant de tirer sept», répondit-il en me jetant un regard perçant.

«S'il amène un sept immédiatement, il perd! Pourquoi?»

«À la passe anglaise, le sept est un des chiffres fatidiques. Gagnant à la première passe, il est perdant à la seconde.»

Je regardais, fascinée, les dés rouler sur le tapis de feutre vert, ricocher sur une bordure caoutchoutée et revenir en arrière. C'était un trois, une baraque, et le tireur céda la main. Tiens, on jouait en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre. Le suivant amena un huit.

«Ça fait un point, dis-je. Maintenant il doit refaire ce point avant de tirer un sept!»

«Vous apprenez vite», dit Eddy.

«J'ai l'impression de jouer dans un film, dis-je. Entre la première passe et la deuxième, un tireur a combien de chances de gagner?»

«Tout est là: le joueur a exactement cinq chances de gagner contre six de perdre. La passe anglaise, c'est mathématique!» Il s'approcha de la table et déposa un tas de billets sur le tapis. Dans l'effervescence, les paris s'engagèrent, chaque joueur précisant son enjeu contre le tir. L'aura! L'aura pas! Un sept!

Et la partie continua. Eddy pariait et gagnait presque à tout coup. Vers deux heures du matin, il prit la main. Il avait l'air détendu – à part peut-être une légère raideur dans l'épaule, qu'il s'efforçait de dissimuler – et sûr de lui. Il réalisa une série de six abattages consécutifs. Le tourbillon des dés sur la table lui rapporta environ huit mille dollars! Dire qu'il y en a encore pour dire qu'un coup de dés n'abolira jamais le hasard. Comme quoi on peut se croire hermétique et ne rien renfermer. Un à un, les joueurs quittaient la cave, sauf quelques obtinés s'accrochant aux vieilles lunes de l'inspiration, de l'intuition. Ils laissaient de plus en plus d'argent et furent bientôt chassés comme des malpropres par ce salaud intégral qui se nomme prévision mathématique du calcul des probabilités! À l'aube, on s'est retrouvés dans un bar de Greenwich pour le verre de la victoire.

«Apprenez-moi! J'ai la vocation.»

«Pourquoi pas, qu'il a dit en riant. Mais ça demande beaucoup de travail, de patience.»

«Je suis déjà branchée sur la patience et le futur. Parole», que j'ai dit en lui sautant au cou.

Ce fut sans doute le mois le plus important de ma vie. Eddy m'avança de l'argent pour que je puisse tenir le coup. Je vivais

- Co-propriété indivise et locations d'immeubles
- Artistes pigistes
- Travailleurs (euses) indépendants (tes)
- Élaboration de système comptable
- Tenue de livres manuelle
- Informatique
- Vérification
- Groupes sans but lucratif
- P.M.E.

BERNADETTE JOBIN
COMPTABILITÉ GÉNÉRALE
4290 RUE LAVAL
MONTREAL H2W 2J5
849 • 2530

ÉBÉNISTERIE

MEUBLES J.M.H.

Un meuble bien pensé
Une ligne raffinée
Un choix durable

Jeanne-Marie Handfield
4165, Boul. Lite
Laval, Qc
(514) 664-1796

derrière les néons d'un petit hôtel minable, mais ça n'avait aucune importance. J'apprenais par coeur toutes les cotes, les trente-six combinaisons réalisables avec une paire de dés. «Ça doit devenir inconscient. Tu dois les savoir aussi bien que ton propre nom, que ta date de naissance», disait Eddy.

Il m'apprenait à lancer les dés: le mouvement part de l'épaule et plus vite que l'éclair, le poignet bascule d'un seul coup. En souplesse, tout en souplesse. Les premiers temps, j'éprouvais une petite raideur dans le poignet et j'avais l'épaule endolorie... Au bout d'une semaine, je sentais que les dés m'obéissaient, que je pouvais les obliger à amener le point que je voulais. Eddy disait qu'il n'avait jamais vu ça, que j'avais la passe anglaise dans le sang. Une vraie dingue! Un jour que nous flânions du côté de Washington Square, en prenant soin de passer devant Patchin Place, au cas où par hasard Djuna Barnes aurait mis le nez dehors, Eddy m'a remis une enveloppe. Dedans, il y avait cinq cents dollars en coupures de dix, de vingt.

«J'ai organisé un tapis chez Barney. Viens ce soir vers dix heures. Tu es prête», ajouta-t-il en me faisant un clin d'oeil.

Je sentis ma gorge devenir sèche et brûlante. Et pas seulement parce que pour la première fois il venait de me tutoyer.

À dix heures j'étais là, une grosse boule dans l'estomac, les jambes molles. Une heure plus tard, j'avais ramassé deux cents dollars et j'en avais perdu vingt. Respectant la consigne, je misais prudemment. Vers minuit, Eddy déposa trois cents dollars sur la table, immédiatement couvert par son suiveur. Trois cents de mieux! dis-je. Tout le monde misa sur lui, mais il amena un trois, une baraque. Il y eut un murmure d'étonnement. Eddy se frotta machinalement l'épaule. C'est la poisse ou la bursite, que je me suis demandé. Un peu plus tard, quand j'ai ramassé la paire de dés, j'ai essayé de me rappeler tous les conseils du maître. Les dés prirent leur essor: un sept, abattage! «J'œuvre de cinq cents», que j'ai annoncé, en reprenant les dés. Il fallait s'y attendre, tout le monde misa contre moi. Mon poignet bascula, onze, abattage! J'étais seule d'un côté de la table et tous les professionnels de New York de l'autre.

À partir du troisième abattage, Eddy misa contre moi. J'étais secouée! «Encore une fois mes petits trésors, que je murmurerai aux dés. Encore un coup pour l'amour, pour la mort, pour les artistes!» J'ai réussi six abattages consécutifs et les billets de banque s'entassaient devant moi. Mes chances de tirer un onze pour la septième fois étaient pratiquement nulles. «En totalité, le tout pour le tout», que j'annonçai. Eddy me regarda avec l'air de satisfaction sadique d'un gangster découvrant toutes les possibilités d'une mitrailleuse. Mon poignet bascula: le premier dés s'arrêta d'un seul coup, le six en l'air. L'autre pirouetta lentement avant de s'immobiliser avec un cinq braqué vers le plafond. Tout le monde regardait mes mains. Un ange passa, mais ce n'était pas Eddy et son beau nez aquilin, sa mâchoire d'acier et son épaule d'Achille.

C'est alors que j'ai entendu le sifflement doux et mortel d'un couteau lancé dans ma direction. Je n'ai rien fait pour l'éviter. Ce couteau glissait vers moi depuis le troisième abattage, quand je n'avais qu'une chance sur dix-sept de sortir un onze. Le couteau en plein coeur, je me suis penchée sur le tapis pour ramasser mes gains et je suis sortie. Dehors, en face de chez Barney, au clair de lune de Soho, le saignement de la blessure se prolongeait tout doucement. J'ai remis l'argent à Eddy. Il avait l'air de mal se porter et suait la peur comme le monde entier. Tant pis si je n'étais pas tombée de la hauteur où il me croyait juchée. Quelle était donc ma dimension? Certainement pas celle d'une artiste comme Djuna Barnes qui a tout donné à son oeuvre avec une passion folle.

«Il y en a pour quatorze mille dollars», a dit Eddy en comptant rapidement. Il a fait le partage tel que convenu: il prenait 80 % de mes gages et je gardais le reste. En retour, il me fournissait tapis et protection, ce qui signifiait que partout où j'irais jouer pour lui, je serais, en principe, à l'abri des descentes de police, des tricheurs et des aigris qui n'aiment pas voir une femme gagner à la passe anglaise. Bref, il se chargeait de graisser des centaines de pattes sales et de faire une publicité souterraine à son petit prodige féminin. Le lendemain, je roulais en train vers Chicago, où m'attendait un tapis.

J'ai lancé les dés partout sur le territoire des États-Unis. Même en Alaska, aux Philippines, Hawaï, Cuba. Je ne suis jamais retournée à New York parce que, comme tout le monde, je sais qu'on ne revient jamais en arrière. Après chaque tapis, je remettais une enveloppe à un acolyte anonyme qui acheminait sa part à Eddy. J'ai tout vu, tout entendu, j'ai gagné et j'ai perdu, mais les gains l'emportaient largement sur les pertes. Pourtant une nuit, à Baltimore, j'ai senti que la fin était proche, que ma bonne étoile voulait se coucher à l'horizon. «Puissances de la terre et du ciel, donnez-moi un signe!» Aussitôt demandé, aussitôt fait: sur le même tapis, à quatre reprises, j'ai amené les yeux du serpent, le pire point de la passe anglaise. Quatre baraqués! Fallait que je téléphone à Eddy... Je m'attendais à ce qu'un chapelet de menaces et d'injures viennent me crépiter aux oreilles et refassent de ma vie une éternelle partie de passe anglaise; mais il ne s'est rien passé, il a été charmant et compréhensif.

Première variante: après plus de dix ans d'aventures, lasse, l'héroïne, n'aspirant qu'à une retraite tranquille, retourne au foyer de ses chers vieux parents.

«Tu dois faire fructifier tout cet argent», a dit ma mère.

«Justement, je songeais à un gigantesque élevage de saint-bernards.»

«Excellente idée», a dit mon père, qui est toujours le représentant de Purina pour tout le Québec.

«Il est complètement fou, ne l'écoute pas, a dit ma mère. Ces chiens bavent partout. Enfin, si tu y tiens... Ça te fera toujours quelqu'un à qui parler quand nous serons morts», a-t-elle ajouté, perfide.

«J'ai toujours eu envie d'une centaine de saint-bernards...»

«Tu devrais plutôt écrire tes mémoires», a rétorqué ma mère, qui croit aux vertus aphrodisiaques du best-seller.

«Elle est complètement folle, ne l'écoute pas!, a hurlé mon père, qui croit à la mafia. Elle veut que tu te fasses casser les bras et les jambes et que tu passes six mois en extension à l'hôpital.»

Deuxième variante: les voies de la Providence sont sombres et inextricables. Je me suis retirée dans les Cantons de l'Est avec un seul saint-bernard qui, quand il se roule dans la neige, laisse la trace d'une comète. Sous un pseudonyme, j'écris des nouvelles policières pour *Dime Detective*, *The Shadow*, *Underworld*, *Ace Western*. Ça demande beaucoup de travail, de patience. Comme pour la passe anglaise.

Troisième variante: l'héroïne est une femme qui n'a peur de rien, ce qui fait d'elle la victime idéale pour les aventures de toutes sortes, dans lesquelles elle plonge tête baissée. Voilà où j'étais dans mon existence quand j'ai entendu la voix du maître au téléphone.

«Ce soir, vers minuit, j'ai organisé un tapis chez Barney», a dit Eddy. Il s'est empressé d'énumérer quelques noms...

«Ça va être la partie du siècle, que j'ai fait en sifflant. Tu y seras?»

«J'y serai.»

«A ce soir», que j'ai dit.

J'ai lancé une dernière paire de bourgeons dans l'arbre qui en avait bien besoin. Quand Eddy a raccroché, croyez-le si vous le voulez, mais je n'ai pas regardé le combiné comme ils font tous au cinéma. Mon sens aigu de l'observation me disait que je n'y verrais pas Eddy.

Quatrième et dernière variante: un sort contraire en a décidé autrement et l'héroïne, même lasse et blasée, va sortir de sa retraite. Elle tient enfin sa vengeance.



NDLR: Chers lecteurs de *Black Mask*, nous publierons la suite de ce feuilleton dans notre prochain numéro avec des nouvelles inédites de Sam Gruber, Ross MacDonald, Ed McBain, David Goodis et Raymond Chandler.

L'avocat est tourné vers la fenêtre poussiéreuse, immobile, souple quoique curieusement noué. Derrière lui, la fille termine ses exercices de gymnastique matinaux et ses ahans seuls font vibrer le silence moite. Quand elle se relève, les cernes de sueur se sont élargis sous ses seins un peu lourds et on peut voir dans le grand miroir biseauté que son maillot garde l'empreinte humide de son échine.

La fille jette un coup d'oeil au cadran numérique juché sur la cheminée, jure un bon coup mais d'une voix si douce et distraite qu'aucun gamin du Plateau ne la prendrait au sérieux. L'avocat ne bouge pas, comme perdu dans la contemplation du jour grisâtre qu'il a sous les yeux. On entend l'appel de la douche téléphone, l'eau qui rebondit sur les épaules rondes, qui éclabousse probablement le mur beige, qui ruisselle sous le pommeau voyeur, qui fuit vers un destin souterrain... Tant d'eau perdue. Une perte sèche, dirait un analyste financier. L'avocat rigolerait s'il le pouvait, mais il se sent trop desséché, trop vidé pour cela.

La fille, de nouveau, tourne autour de lui, demi-nue, encore saupoudrée de quelques gouttelettes brillantes. Elle fait comme s'il n'existait pas. Elle l'ignore superbement, inconsciente, dirait-on, du pouvoir de séduction de sa peau humide et rosée.

L'avocat a l'habitude. Pourtant, il ne s'y fait pas. Elle est comme elle est, bien sûr, mais pourquoi alors l'a-t-elle amené vivre ici? Ce n'était pas son idée à lui. Évidemment, il n'aurait pas pu s'y objecter.

L'avocat, en fait, avait toujours été un peu mou, prématurément vieilli, comme racorni par une sécheresse intérieure sans remède. Loger désormais chez la fille le guérirait peut-être? Mais plusieurs mois plus tard, son malaise n'avait fait que s'accroître: ici ou ailleurs, que la fille soit dans le décor ou non, il ne serait jamais qu'un avocat raté et indigne. Qu'attendait-elle pour se débarrasser de lui?

La fille, ce matin, est bizarre. Debout en petites culottes devant la garde-robe ouverte, elle hésite. On peut deviner qu'elle tordrait volontiers une mèche de ses cheveux blonds, fussent-ils plus longs. Cornélien, un drame se joue en solo sous sa frange hirsute: que porter dans une occasion pareille? Elle se prépare à cet affrontement depuis si longtemps: il faut qu'elle mette de son côté toutes les chances, que son assurance ne puisse soudain être émoussée par un inconfort vestimentaire, par une imperfection de son personnage... Elle palpe une dernière fois le brocart bleu de sa jupe préférée, puis décroche son pantalon noir le mieux taillé, d'une sobriété suspecte. La femme fatale devra passer. Il s'agit d'une entrevue sérieuse, et de cette journée dépendra tout le cours de sa vie. Au moins jusqu'au prochain contrat.

Elle sait que la M. a du travail pour elle. Son oncle Vic le lui a confirmé, mais elle a bien vu à son air inquiet qu'il n'est pas rassuré de la voir se lancer dans une entreprise pareille. «Ce n'est pas un travail pour une femme!», avait-il ronchonné, son sourire patelin pour une fois disparu. «Ces gens-là sont de vrais requins, ils n'ont aucune moralité... Ils vont chercher à te poignarder dans le dos, après ne t'avoir laissé que la corde pour te pendre. Ils vont te saigner à blanc...»

Elle avait stoppé l'hémorragie: «Oncle, tu n'es pas moderne! Aujourd'hui, les femmes peuvent faire exactement la même chose que les hommes. Tu verras, je connais mon affaire et je les prendrai par surprise. Ils n'ont sûrement jamais vu une contractuelle comme moi... Et puis, m'as-tu déjà vue manquer ma cible?» L'oncle avait dû convenir que non.

Mais ce matin, elle est moins sûre d'elle. Elle doit l'admettre: sa main qui manie la petite brosse enduite de mascara Black Bladé tremble comme une feuille d'érable survivante un matin de cabane à sucres. Pour s'aiguiser la mine, elle termine l'emballage en se dessinant une bouche pulpeuse et pourpre. Fatale, finalement, lui assure le miroir.

L'avocat n'a toujours pas bronché, comme insensible à ce brouhaha de combat, à ce pavage du sentier de la guerre. La fille ne lui parle jamais de ses projets; on peut comprendre qu'il ne se sente pas concerné. Pourtant, il le devrait. Car il y a quel-

LIQUIDATION

par Françoise Guénette

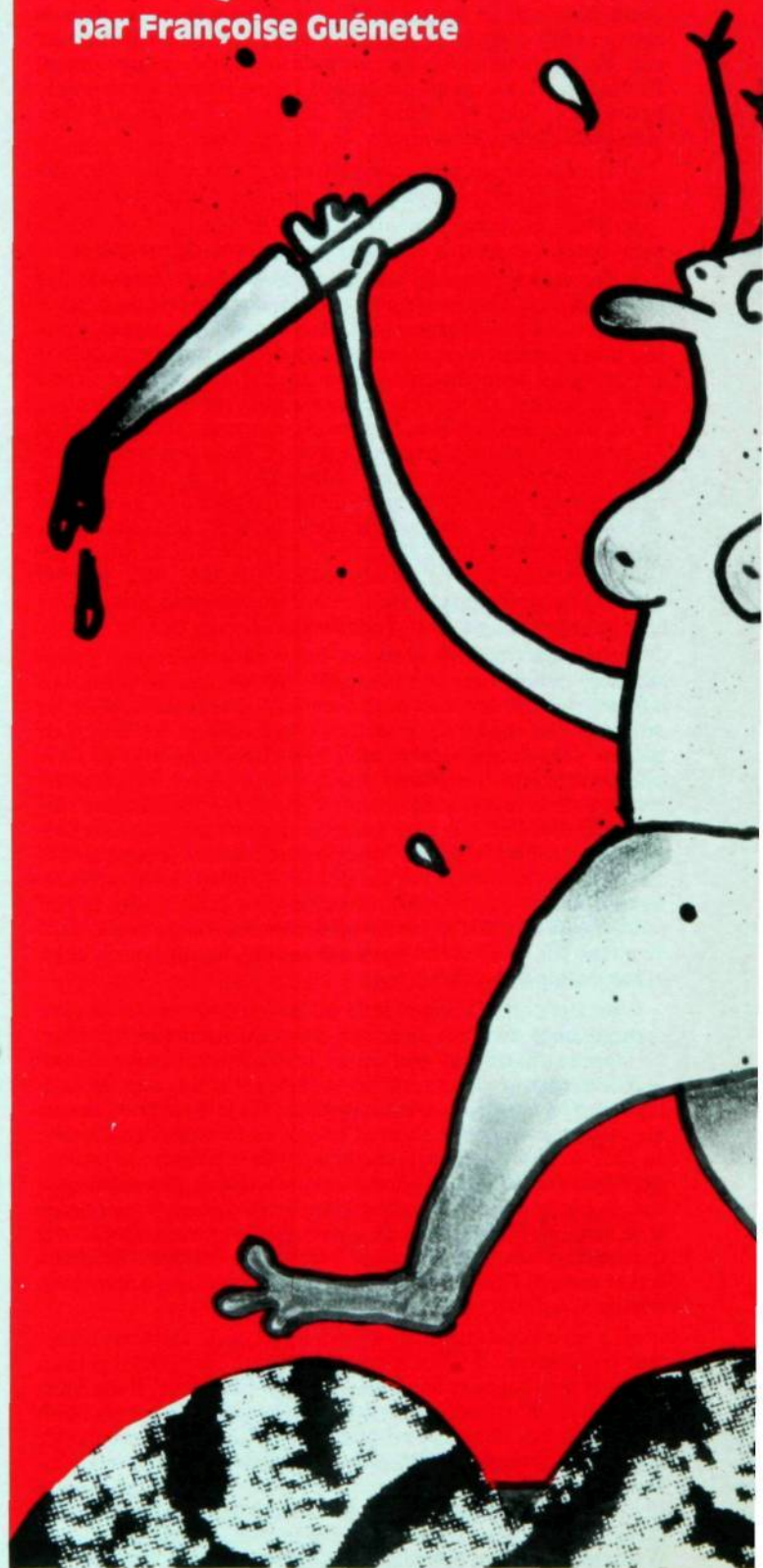
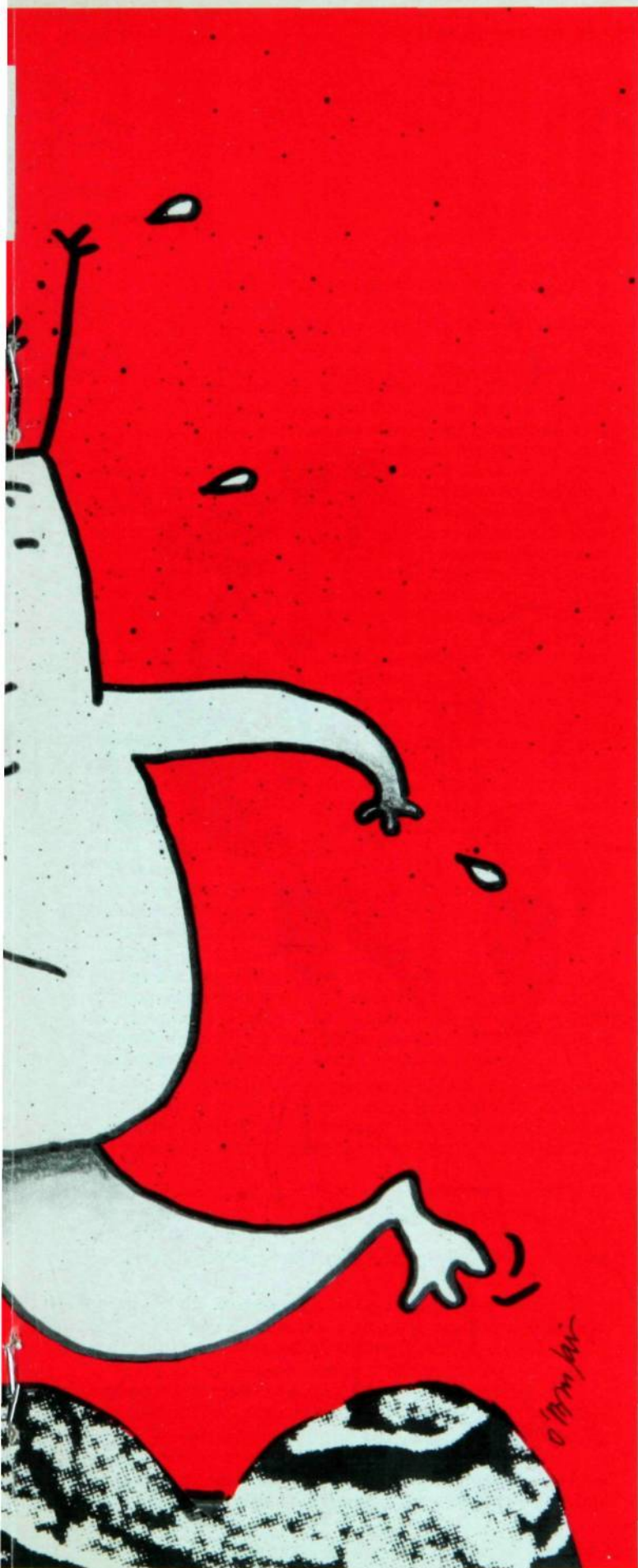


Illustration: Diane O'Bornswin



que chose de menaçant dans la manière dont la fille fait irruption hors de la salle de bain encore embuée. Une sorte de détermination farouche, une volonté malsaine de couper des ponts, de provoquer une rupture avec l'ordre habituel des choses. Comme si du nettoyage de son univers passé dépendait l'édification de son succès futur.

La fille s'approche du secrétaire encombré de comptes non payés, de lettres d'amour ou de cul auxquelles elle n'a jamais répondu. Sa main balaie tout ce fatras, dans un miroitement d'ongles écarlates. Un sourire lui retousse les lèvres, elle se met à chantonner: «Aujourd'hui, j'veais rencontrer l'homme de ma vie...» Mais elle n'a de Dufresne que les yeux bleus au regard un peu flou. Un peu meurtrier aussi, par moments.

S'il pouvait se retourner, l'avocat verrait qu'un de ces moments est arrivé. Car, prise véritablement d'une folie meurtrière, la fille poursuit sa chasse aux objets inutiles, aux souvenirs épars d'une vie sur le point d'être irrémédiablement bouleversée. Elle jette, elle déchire, elle broie, elle fait ses griffes d'apprenti fauve, rien ne lui résistera qui ne soit à la hauteur de ses exigences. Car la M. l'embauchera, elle l'a dédicé. Et enfin, elle pourra vivre seule, autonome, libre, libérée...

Bientôt, la place est nette. Dans la grande pièce lambrissée, plus rien n'offense la vue. Surfaces propres, alignements sévères; la fille, au milieu de l'espace, pivote sur elle-même, satisfaite. Ou presque.

L'avocat, enraciné dans son marasme intérieur, ne peut sentir le danger, ne peut voir la fille, soudain, le regarder fixement, comme hébétée par une révélation inattendue. Elle s'approche de lui et il n'en perçoit toujours rien. La main blonde de la fille s'é gare vers l'objet effilé qui, plus tôt, d'une tablette, accrochait la lumière... Elle s'avance toujours vers lui, sur la pointe de ses bottes italiennes et se penche, comme la fée Carabosse sur le berceau de Blanche-Neige ou Cendrillon, qu'importe.

Ce dernier mouvement, plus saccadé, provoque un déplacement d'air suffisant pour faire palpiter les feuilles, rares, que l'avocat tient par-devers lui. Mais l'avocat fait le sourd, son tronc mince ne tressaille même pas. Devant lui, la fenêtre encadre un firmament boueux tout à fait de circonstance.

La lame acérée frappe de plein fouet, perpendiculairement, la chair morte de l'avocat. Aucun bruit, aucun gémissement n'en sort. Il exhale un peu de salive, s'affaisse... il est tombé. L'avocat est mort comme il a vécu: idiot.

La fille laisse choir le coupe-papier poisseux. Son sourire s'est perdu en cours de route. Elle a un ongle cassé, à l'annulaire gauche, quel hasard. Sa frénésie purificatrice l'a épuisée. Le cadran numérique et le miroir la surprennent dans cet état, échelée, essoufflée, le teint rosé par la violence de son geste. Elle doit courir dorénavant, l'heure arrive du vrai règlement de comptes, du vrai test. Elle réparera les dégâts plus tard, en rentrant, si elle rentre.

Car Dieu sait comment la M. décidera d'elle. Peut-être sera-t-elle dès ce soir assise dans un Boeing volant vers New York. C'est là, elle le sait, qu'on forme les meilleurs «liquidateurs». Et la Merriott's Liquidation and Settlement Co. offre toujours des stages de perfectionnement aux nouveaux syndics qu'elle engage. L'oncle Vic devra bien reconnaître qu'une femme peut faire carrière en droit de la faillite. Elle l'appellera après son entrevue à la M., car elle obtiendra le contrat, c'est sûr.

La fille claque la porte de son studio du centre-ville, abandonnant l'avocat au milieu de ses feuilles dans une flaque de lumière glauque. Sans une pensée pour lui, elle est déjà loin.

Mais cela, quiconque les ayant connus tous les deux aurait pu le prévoir. Après tout, l'avocat et la fille n'étaient pas du même genre, cela frappait l'oeil le moins éclairé. Et qui condamnerait une femme pour avoir liquidé, même sauvagement, une malheureuse plante desséchée?



Après 12 ans de journalisme, à la radio, à *La Vie en rose* et parfois ailleurs, **Françoise Guénette** a l'habitude de raconter des histoires. Mais écrire de la «vraie» fiction lui semble une tentation aussi dangereuse qu'un étalage de romans policiers luisant au fond d'une librairie: elle sait qu'elle y laisserait sa peau – et tout son temps.



TA GUEULE, FOIE GRAS

par Lilliane Rocray

Quatre heures de l'après-midi. Le soleil suit tout à l'ombre. Je marche solo mais moins vite que d'habitude à cause des talons hauts. Je ne m'y ferai jamais, c'est une question d'équilibre et l'équilibre, tout le monde sait où ça mène quand on le fout en l'air. Oui, je sais, je ne suis pas sans avoir remarqué que ces engins signés Aldo me font la croupe aussi enculable que le derrière de, mettons, une Camaro montée sur mags mais n'empêche, les garçons aiment. Arrête ton char et

avanti, connasse. Je ne suis pas polie aujourd'hui.

Dans mon fourre-tout imitation serpent compact féminin, à cause duquel je passe les meilleures années de ma vie à blasphémer en cherchant mes clés, j'ai mis un assortiment de lingerie fine qui ne serait pas dépareillé dans la page centrale du *Garçon-qui-joue*, je m'explique: le déshabillé vapoureux, classique, la camisole à dentelle, la petite culotte boxer en soie Rocky IV version boudoir, la combinaison à boutons-pression, le corset qui se lace par devant, par derrière, tout je te dis, le porte-jarretelles, les bas noirs, tout, un agenda, un paquet de cigs, mes zosties de clés, une surprise et une photo de toi, voilà. Je vais te rejoindre.

J'ai choisi le métro, en correspondance avec mon humeur. Ça et là dans les couloirs néon, des ressuscités à tête humaine gratent des airs du temps où j'étais à Woodstock moi, monsieur, et je traverse intacte les concupiscences des mecs à dames qui gravitent comme des sans soleil autour des potentiellement culbutables. Il y en a, je vous jure, ils feraient ça n'importe où. Ouste, j'ai du boulot moi.

Je reste debout malgré les échasses à fixer mon reflet dans le wagon qui file. C'est l'heure sale de l'après-midi. J'ai chaud. Mes lunettes miroir glissent sur mon nez qui sébum. Fuck. Je les rajuste d'une main gantée.

On dit que, dans les cas de mort violente, on revoit toute son existence se dérouler à vitesse folle comme dans un film coté 5 tourné pour la télévision. En tout cas, c'est ce que racontent les extrême-onctés revenus témoigner de la vie après la vie dans un *Sélection* du mois. Ça vaut ce que ça vaut et de toute façon, je ne compte pas spécialement sur toi pour m'éclairer.

Là où tu habites, c'est une garçonnière, bien sûr, dans un immeuble béton armé, au dernier étage bien entendu, et il faut passer par l'interphone évidemment. Ouvre, c'est moi. Livraison spéciale. La porte glapit en porc égrégé. Ta gueule, foie gras!

C'est désert comme un dimanche. Dans l'ascenseur, je dis prune-whisky parce qu'il faut bien maîtriser les ombres et que c'est bon pour les rides.

Ça marche feutré sur la moquette du corridor. Ni vu ni entendu. C'est bien, ça.

Bon. Uno, je mets mon doigt dans l'oeil-de-boeuf car je n'aime pas les visions à sens unique, et deuzio, tu étais beaucoup mieux en photo, sans vouloir te vexer.

Chez toi, c'est le confort mur à mur, la baise-en-ville artiss, remarque je m'en doutais, les gens ne savent pas vraiment innover. Aujourd'hui, la mode est au gel dans les cheveux. Enfin.

Je m'assois féminine réglementaire et, tandis que tu sors du frigo des hors-d'oeuvre tout préparés, j'allume une cig. As-tu remarqué, au cinéma, les actrices, on dirait qu'elles n'ont jamais fumé et qu'elles ont toujours l'air d'allumer un thermomètre? Anyway.

Comme si toute la vérité du monde en dépendait, voilà que tu me causes brusquement curriculum vitae en servant les amulettes.

se-gueule: il y a longtemps que tu fais dans le métier et tu aimes ça, tu n'as pas peur de, des siècles monsieur le directeur, oui monsieur le directeur, non monsieur le direct drive, embraye.

Et tu finis par te jeter à l'eau. D'une voix de perroquet amygdalé que vous avez tous dans ces moments-là, tu me pries de bien vouloir honorer le contrat. Minute. Le plaisir justifie l'attente et je reprendrais volontiers une biscotte juste pour temporiser. Pour être chienne. Je réclame du porto. Tu me tend le porto. Non, veux du sherry. Chéri.

J'ai quand même pitié, je reste humaine. Je me lève. Pour la science.

Je sors du sac le kit à érection. Il y en aura pour tous les goûts. Tu choisis le plan bestiaire? Pas de problème, canard, les timides ont toutes les audaces. Je suis la bête en simulation de rut plus vraie que nature lâchée parmi des dessous féminins, la panthère gainée qui feule son plaisir en enfonçant les griffes dans de la soie.

Tes yeux luisent comme des billes qui roulent sur ma peau. Viens donc me dire que le jour est plus pur que le fond de mon coeur.

Des entrailles béton armées s'élève un cri d'enfant furieux qui déchire le silence. Dis donc, si j'étais toi, je renégocierais l'insonorisation, ça déconcentre les grandes personnes.

En biche maintenant soumise, je rampe au ralenti vers le fourre-tout et j'en sors un silencieux. Ma surprise. Je suce tranquillement le popsicle d'acier juste le temps pour les freudiens de suspendre leur vol, puis je le braque tout humide vers toi. Plus saisi tu meurs, mon coeur, mais la crosse s'est déjà blottie contre mon ventre.

Tu sursoutes à chaque mouvement, transpires, fais mine de bouger, on ne joue plus. Si, au contraire, on joue. Je te mets en joue. Je ne veux pas savoir ce que tu penses, ce sera toujours extérieur à moi et je tire. Un coup. Les billes s'élargissent. Deux coups. Ne me regarde pas ainsi. Baisse les stores, ferme les yeux, tu n'es plus personne à ce numéro. Décroche. Si je le pouvais, je te ferais jouer un tango. Je vide le chargeur.

Je fume en me rhabillant. J'ai la peau marquée aux élastiques des porte-jarretelles. Je ne laisserai aucune trace, ne crains rien. Dieu, que j'ai mal aux pieds! Je te pique un livre.

Tu m'excuseras. Je ne voulais pas que tu salisses le tapis. Van Gogh s'est tranché l'oreille, ça devait le fatiguer. Je quitte l'immeuble et je pense à un pays où les flics s'interrogent toujours.



Ce siècle avait 55 ans lorsque **Liliane Rocray** vit le jour dans la même banlieue qu'André-Philippe Gagnon (Loretteville). Quoique n'ayant jamais mis le pied, ou presque, sur un bateau, elle est présentement rédactrice adjointe à la revue maritime *L'Escale*, à Québec. Elle a publié un roman, *La Chienne d'aimer* (Ed. La Gargouille, 1981), et elle en prépare actuellement un second, dont le titre provisoire est *Scrapbook*. Elle abhorre porter des talons hauts.